

A. Grumbou, D. Vokoneff

Le Vieux : biographie d'un voyageur

Ed Amsterdam, 2015

#### 4. Bien faire sa prison

*L'expérience de la prison a été centrale dans la trajectoire du « Vieux ». Il y a passé près de 20 ans dans de multiples établissements pénitentiaires, à Bourgoin-Jallier, Clairvaux, Fresnes, Fleury-Mérogis, Grenoble, l'île de Ré, Lyon, Moulins, Osny, Saint-Étienne, Saint-Maur, Grenoble, etc. Détenue particulièrement surveillée (DPS), il a été placé en quartier de haute sécurité (QHS) au moment où éclataient, dans certaines prisons françaises, les luttes contre les procédures d'isolement et la violence de l'arbitraire, comme à Poissy en 1981, avec un certain Charlie Bauer, où les prisonniers décidèrent d'arrêter le travail. Azzeddine connaît encore de nombreux détenus et raisonne souvent pour évoquer ces relations en termes d'entrées et de sorties de tel ou tel. Il parle aujourd'hui de la prison, loin de tout misérabilisme, mais sans masquer non plus « l'état sauvage » qui y règne. Celui*

*que ces amis prénommant « Georges le Tunisien » maintient ses bizness et son train de vie en détention, mettant un point d'honneur à « faire bien vivre sa famille ». Il ne s'agit pas d'être un détenu modèle, poli, discret, mais de savoir s'y prendre avec les gardiens, déborder le règlement en faisant rentrer ce qu'il veut, continuer ses affaires, protéger ainsi sa famille du besoin, sinon résister à la machine carcérale, du moins ne pas se laisser broyer par elle. En 1982, Robert Badinter, ministre de la Justice, propose nombre de mesures conduisant à « améliorer les conditions de vie quotidienne des détenus » : extension des parloirs libres, sans séparation, simplification de l'octroi des permis de visite et prise en compte de l'environnement familial dans l'affectation des condamnés, élargissement de l'accès au téléphone à la charge des détenus, suppression de la tenue pénale, possibilité d'aménagement individuel de sa cellule, affirmation du droit à la correspondance avec toute personne, suppression de l'interdiction de fumer à titre de sanction disciplinaire. En 1987, le programme dit « 13 000 » conduit à la construction de 25 nouveaux établissements afin de résorber le manque de places. Alors que la crise économique s'approfondit et que l'espérance égalitaire se tarit, l'enfermement carcéral apparaît de plus en plus visiblement comme un instrument de régulation politique et sociale.*

Ce que je faisais dehors, j'essayais de le faire en prison. Quand j'étais en prison, à Saint-Maur, c'était la plus sécuritaire d'Europe, j'étais là et je pensais qu'à une chose : il fallait que ma famille continue à vivre comme quand

j'étais dehors. Quand je donnais du teushi, on me donnait des cartes téléphoniques et je les sortais à ma meuf, 30 cartes téléphoniques à 120 unités, c'était notre argent en prison avec les mecs. Elle allait chez « Momo Darty », un ancien patron de bar à Asnières, elle allait chez sa femme lui donner l'oseille parce qu'ils étaient nos amis d'enfance, on les connaît depuis qu'on est gamins. Les mecs qui me devaient de l'argent et qui ne pouvaient pas me payer, ils prenaient les bijoux de leur femme au parloir et me les donnaient. Et moi, je les donnais à ma femme. Quand ma fille venait, je lui sortais 6 ou 7000 francs. Je faisais vivre ma famille même en prison. Je me laissais pas aller. Je vivais comme un caïd. Pour que ma famille ait de l'argent, je me faisais offrir 4 kilos de shit, 4 machins et je disais à ma femme « vends-les à untel », elle les donnait et on lui ramenait de l'argent.

\*\*\*

J'avais pas le droit au parloir parce que je venais de tomber et il fallait attendre que le juge te voie plusieurs fois avant de te donner des parloirs. Mais c'est quand t'as pas de parloir que tu communique le plus avec ta famille parce que tu communique avec ceux qui ont parloir. En cellule, je sortais du courrier, je prenais la pile de papier à rouler, je superposais l'une sur l'autre et ça faisait un courrier comme ça, je mettais une feuille sur l'autre. Je l'écrivais et la renfermais. Je disais des choses qu'avaient pas à se savoir. J'en faisais une toute petite boule que je me mettais dans ma bouche et je la donnais. Quand ma meuf la sortait

et rentrait à la maison, elle lisait une lettre comme ça, en papier à rouler. Tu pouvais communiquer avec n'importe qui. Des trucs inimaginables.

Il y avait un autre truc que m'avait appris Marie Jo. C'était de prendre l'enveloppe, tu lèches et tu mets là, mais avant de lécher, quand tu soulèves comme ça le bord, il y avait un petit truc comme ça avec un petit trou et bien ça, c'était ouvert, l'héro ou la coke ou le teushi étaient mis là, bien comme ça, et après, tu collais. En prison, on ouvrait pas le courrier comme ça, on mettait un couteau et on faisait comme ça, et comme c'était collé, on voyait rien. Ils sortaient la lettre de l'enveloppe, la lisaient, mettaient un tampon dessus pour dire qu'elle avait été lue, c'était marqué « censure », ils sont tellement cons... marquer « censure » sur l'héro. Les mecs touchaient de l'héroïne, j'avais des pores qui sniffaient de l'héro et ils me faisaient voir la colombienne, putain ! Et il y avait des mecs qui rentraient un bout de teush, le quart de ça pour faire un oinj, ils mettaient trois heures à le fumer mais ils avaient que ça.

En prison, je dis la vérité, j'exagère pas, j'ai des photos, je vivais bien mieux que certaines familles à l'extérieur. Je mettais des vêtements, il y a que les mecs qui sont pleins d'oseille dehors qui en portent et qui sont obligés de trauffer pour acheter ce genre de trucs. On m'envoyait et on me ramenait des fringues tout le temps. J'étais habillé, franchement, je me suis toujours habillé dernier cri. Mon frigo était plein. J'avais un frigo, une télé qui était à moi. Ma cellule, c'était pas une cellule, on peut pas appeler ça une cellule. Ma chambre, je dirais. Il était pas question

que j'aie des draps de taulard, des draps de l'administration, j'avais mes propres draps, ma propre couette, ma télé, j'avais un frigo, une plaque chauffante.

Je faisais en sorte de ne pas lâcher l'affaire, j'avais que des liens avec le Milieu. C'était être quelqu'un à part, c'était être respecté par les autres détenus. Quand on me voyait marcher et à qui je parlais, c'était, il y avait des échelons, c'est comment tu étais respecté en prison, par les détenus et par l'administration. Il y avait des catégories, le bas, le milieu, le haut...

Je vivais comme à l'extérieur, je fumais autant qu'à l'extérieur parce que le shit, c'était plus des petites barrettes, des machins comme ça. En centrale, si tu voulais un kilo, tu l'avais, tu pouvais rentrer ce que tu voulais. Et en plus, en centrale, on faisait en sorte que tu penses que tu es dehors, alors que tu ne l'es pas. On pouvait acheter ce qu'ils appelaient une « cantine extérieure », c'est-à-dire que tout ce que toi tu avais dehors, je pouvais l'acheter si j'avais les moyens. Je leur ai dit « je veux une montre de telle marque », « je veux une télé », ils me ramènent ma télé, « je veux des rideaux », ils me ramènent des rideaux. Je voulais pas d'un shampooining de merde, je pouvais acheter le shampooining que je voulais. Ceux qui ont de l'argent, ceux qui peuvent se le permettre peuvent s'acheter tout ce qu'ils veulent. Il y a une cantine intérieure, banale, tu as un bon de cantine « alimentaire », un bon « fruits et légumes », un bon de cantine « tabac », un bon de cantine « journaux ». Il suffit d'avoir de l'oseille.

Notre équipe à nous, on achetait de la bière. J'étais bâtiment B, au troisième étage et notre étage,

l'administration disait : « Au B 22, ne leur cassez pas les couilles. » Ça fait que les matons nous voyaient d'un autre œil et nous, toutes les semaines, on achetait toutes les bières à tous les gens qui ne buvaient pas de bière. On leur disait : « S'il te plaît, les 2 bières par jour, tu me les prends et tu me les gardes et ce week-end, je viens chercher les 14 bières ». 2 bières par jour, ça faisait 14 bières. Un fumeur, je lui donnais un bout de teushi, il délirait, il était heureux comme tout. On avait des amis qui ne buvaient pas et qui nous donnaient leurs 14 bières, ils s'en foutaient, mais les autres, c'était un échange bière contre shit. Alors nous, par exemple, le jour de l'An, les fêtes, on avait 50 bières, on avait une pièce où on allait, on sortait de notre cellule, on avait un gourbi, comme on l'appelait, et on avait des cartons pleins de bières. Ils fouillaient, ils voyaient qu'il y avait de la bière et ils se barraient parce que la direction leur disait : « Ils vous foutent la paix, vous leur foutez la paix. » Ils savaient qu'on était ni méchants ni ceci, ils voulaient notre petit kif, et les matons en fin de compte, ils nous appréciaient. Si des nouveaux matons arrivaient et voyaient qu'ils étaient affectés chez nous, ils disaient : « Putain, dès que j'ai vu B 22, j'ai kiffé. » Et quand on faisait des batailles d'œufs dans notre gourbi, on était bourrés, on faisait des gâteaux d'anniversaire mais on se battait avec, vu qu'on les mangeait pas, ça fait qu'après, tous en short, on allait chercher les balais brosse et on nettoyait notre gourbi. On prenait nos douches, tous les mardis on faisait hammam à notre étage, on avait un mec qui nous lavait, on faisait couscous aussi. On vivait comme si on était dehors en fin de compte, à part qu'on avait pas de liberté.

\*\*\*

Dans le temps, le mec était moustachu quand il était délinquant. Aujourd'hui, les mecs savent qu'ils veulent devenir délinquants à 13 ans. Comme il y avait de plus en plus de détenus, ils ont commencé à faire des travaux à Fleury et dans chaque cellule individuelle, ils ont mis un deuxième lit au-dessus, superposé. Dans toutes les cellules, ils ont fait ça. Plus ils doubblaient, plus ils remplissaient la prison. À Fresnes, il y a 3 lits mais tu as toujours un matelas debout pour mettre un mec par terre. Ils sont à 4 dans une cellule, ils sont tous sales, ils puent. Quand tu vois qu'un mec s'est pendu, c'est qu'on l'a mis dans une situation de dingue.

Tous les mecs de chez nous sont en prison. Le programme 13 000, c'est Nanterre, Villepinte, ils en ont fait quoi? C'est vrai que l'administration tient la prison. Mais d'un autre côté, les détenus croient eux aussi tenir la prison par des petits détails bidons. C'est fumer un joint, descendre taper à la porte. Le mec qui fume, mais avant, il aurait fumé que son premier joint, après, il aurait plus jamais refumé. Comment il aurait souffert au mitard, mais laisse tomber!

À mon époque, t'avais 8 détenus sur 10 quand ils rentraient en prison, ils passaient la nuit aux « arrivants » à pleurer. Même en garde à vue, ils tenaient pas. Aujourd'hui, quand un gamin entre en prison, il pleure pas, il crie : « Il est où untel? » Et tu sais ce que lui dit le directeur aujourd'hui? Ça, il faut que tu le saches : « Vous avez des copains ici? – Ils sont où? – Dans tel bâtiment, bâtiment B? » Il le met au B.

\*\*\*

1986-1996 : c'est la plus grosse peine, dix ans. En sortant, j'étais complètement perdu. J'ai pas su acheter un ticket de train parce que c'était des appareils. J'étais niqué de la tête. Je pensais que tout le monde me regardait, que ça se voyait à ma tête que j'étais un prisonnier. Alors, vu que je suis sorti en hiver, je suis sorti Damart, survêtement, casquette, je transpirais. Dans le train, j'avais des cartes téléphoniques 120 unités pour appeler ma famille parce qu'on m'avait dit, ça allait défiler les unités. J'hésitais, il y avait un petit emplacement pour le téléphone, en tête du bar du train, mais j'étais comme ça, je regardais... Moi, le culotté, enfin... j'hésitais parce que j'avais l'impression que tout le monde me regardait.

Je suis finalement revenu au quartier. Je suis sorti, 2 ou 3 mecs sont venus me voir, j'ai touché un billet, j'ai réclamé un calibre que j'ai touché. Il y avait des jeunes, d'ailleurs c'est ça que j'ai oublié de te dire : je suis sorti parce que des jeunes que je connaissais pas, des gamins qui devaient avoir 12 ou 13 ans quand je suis entré en prison, ils tenaient le terrain, et 10 ans plus tard. Ils m'appréciaient par rapport à ce qu'ils entendaient. Je devais un milliard de centimes et quelque. Un mec qui est insolvable leur doit un milliard mais ils en ont rien à foutre, ils veulent que tu leur donnes tes slips pour les envoyer à vendre chez Emmaüs ! Ils ont payé ma douane, c'était des braves mecs, quand je suis sorti, ces gens-là, je les ai rencontrés, j'ai touché un bon petit billet.

## 5. C'est pas une vie comme je vis

*Après 19 ans passés derrière les barreaux, Azzeddine, alors âgé de 43 ans, tente d'arrêter tout, de se ranger, de retrouver des relations normales avec ses filles âgées de 10 et 20 ans, sans perdre la face. Tel est le dilemme d'un sortant de prison multirécidiviste, à qui les promesses de réinsertion semblent bien illusives : arrêter les affaires, se faire oublier, tout en maintenant les apparences. Nous sommes en 1997 et la situation n'est plus la même dans les quartiers populaires : l'héroïne – qui a fait des ravages, associée à l'épidémie de sida – a quasiment disparu. Les toxicos redevenant invisibles, des « cbasses aux dealers » sont organisées, soutenues à demi-mot par le ministre de l'Intérieur, Paul Quilès, et une partie des médias. Les acteurs des réseaux de cannabis s'imposent sur le marché local des drogues, tandis que la cocaïne commence à se substituer à l'héroïne et à circuler discrètement. Dans ce*